



**Pour citer cette publication :**

Cécile Van de Velde, « Réussites et déclassements. Les étudiants face à leur avenir », in Giret Jean-François, Van de Velde Cécile, Verley Elise (dir.), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation Française, juin 2016, pp. 161-178.

---



## Référence du chapitre

---

Van de Velde Cécile, « **Réussites et déclassements. Les étudiants face à leur avenir** », in Giret Jean-François, Van de Velde Cécile, Verley Elise (dir.), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation Française, 2016, pp. 161-178.



# RÉUSSITES ET DÉCLASSEMENTS. LES ÉTUDIANTS FACE À LEUR AVENIR

Cécile VAN DE VELDE

Professeure de sociologie à l'Université de Montréal

## INTRODUCTION

Nous vivons, depuis quelques décennies déjà, dans une temporalité de « crise » qui devient la ligne d'horizon durable et intériorisée de nos sociétés (Revault d'Allones, 2012). Accentuée récemment par la récession économique, elle invite à déconstruire nos représentations d'un progrès générationnel continu, selon lequel chaque génération vivrait mieux que celle de ses parents (Chauvel, 1998). Plus profondément, elle met à l'épreuve la croyance républicaine d'une ascension sociale et générationnelle garantie par les études (Tenret, 2011), ainsi que l'« illusion nécessaire » de la méritocratie scolaire (Dubet, 2010). Les travaux sociologiques français en sont le reflet : les décennies 1990 puis 2000 ont été marquées par le paradigme du « déclassement » des jeunes adultes, principalement défini en termes générationnels (Peugny, 2009 ; Peugny, Van de Velde, 2013). Les recherches soulignent la diffusion d'une expérience d'une mobilité sociale descendante au sein des jeunes générations, et conjointement, des difficultés accrues pour les non-diplômés (Lefresne, 2003 ; Peugny, 2009 ; Galland, 2009 ; Maurin, 2009). Cette problématique du déclassement s'est diffusée dans les débats publics français, de plus en plus sensibles au sort des jeunes générations qui se retrouveraient bloquées devant la « panne de l'ascenseur social » (Chauvel, 2006).

Ce chapitre propose d'analyser le rapport que les étudiants entretiennent actuellement à leur propre mobilité générationnelle et à leur avenir en France. Pour la première fois en effet, l'enquête « Conditions de vie 2013 » a introduit une question sur cette thématique, en invitant les individus à confronter la vie de leurs parents, dont ils sont témoins, à leur propre avenir. Plus précisément, il a été demandé aux répondants s'ils pensent que leur avenir sera « meilleur », « moins bon », ou « ni meilleur ni moins bon » que la vie qu'ont menée leurs parents. Par cette ligne tracée entre l'origine sociale – connue dans l'enquête – et leurs perspectives futures, il devient possible d'apporter quelques éléments nouveaux et complémentaires par rapport aux travaux existants sur ces questions du déclassement et du rapport aux études en France.

Ces apports sont ciblés, et il convient en amont d'en délimiter les contours : il s'agit ici d'une lecture des perceptions subjectives des individus, saisies au moment même de leurs études, alors que la plupart des travaux mesurent le déclassement à partir de la mobilité intergénérationnelle, objectivée par le statut socio-professionnel à l'issue des études. D'autre part, le questionnaire agrège le couple parental, sans disjoindre le statut du père et de la mère : place est ainsi laissée à l'individu pour définir le niveau de « vie » de ses parents. Il est important également de rappeler, comme dans la plupart des travaux actuels, que cette analyse n'épuise pas les multiples formes vécues de déclassement ni de surclassement : elle s'appuie prioritairement sur une comparaison

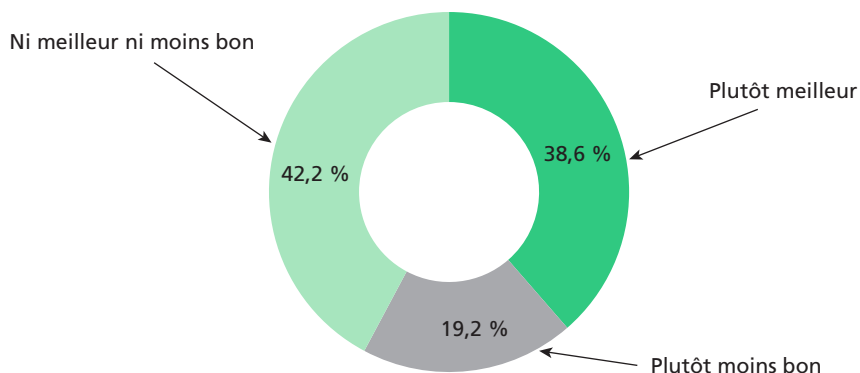
intergénérationnelle, alors qu'il existe d'autres vecteurs subjectifs de comparaison – peu investis pour l'instant dans les travaux sociologiques – pour « se classer », tels que les frères et sœurs, les amis d'enfance, ou les autres membres de la génération d'appartenance. Autrement dit, nous nous interrogeons ici sur les différentes façons dont les étudiants envisagent aujourd'hui le sens générationnel de leur propre trajectoire, en référence à celle de leurs parents. Enfin, cette confrontation générationnelle sera analysée principalement en termes socio-professionnels, en s'appuyant sur l'hypothèse que le questionnement sur l'« avenir » a prioritairement été lu sous cet angle, et ce d'autant plus qu'il vient prolonger, au sein du questionnaire, différentes questions sur les chances d'insertion. En toile de fond, ce chapitre s'attache donc à saisir le rapport émergent à l'investissement éducatif en France, ainsi que le niveau de croyance actuelle en l'ascension républicaine par les études supérieures, d'une génération à l'autre.

## SE MAINTENIR PAR LES ÉTUDES : L'ESPOIR D'UNE GÉNÉRATION ?

Or, à rebours du paradigme dominant, un premier résultat fort se dégage de cette analyse : ce n'est pas la perspective d'un déclassement, mais plutôt celle d'une continuité générationnelle qui domine actuellement les représentations étudiantes. La réponse la plus courante est en effet de considérer son avenir « ni meilleur ni moins bon » que celui de ses parents : celle-ci rassemble 42 % des étudiants répondants. Elle est talonnée de près par l'optimisme – 39 % envisagent un avenir « meilleur » que celui de leurs parents – alors que la perspective d'un déclassement générationnel n'arrive qu'en dernière modalité choisie, concernant 19 % des étudiants (graphique 1).

### Graphique 1

#### Évaluation de l'avenir par rapport à la vie menée par les parents



Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».  
Champ : ensemble des répondants.

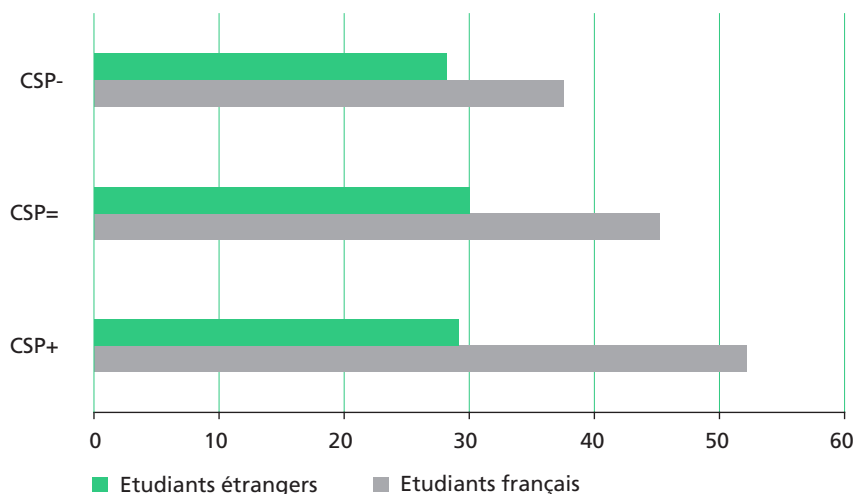
## Une incertitude générationnelle

La linéarité, davantage que la chute ou l'ascension sociales : saisie dans ce moment charnière des études, la confrontation des parcours de vie entre générations s'envisage ainsi prioritairement sous le signe du prolongement. Cette continuité peut être codée socialement comme une stagnation, une reproduction ou un maintien d'une génération à l'autre ; elle appelle en tout cas plusieurs hypothèses interprétatives. Une telle perception s'inscrit tout d'abord dans le rapport dominant vis-à-vis des études en France. Au sein des classes moyennes et aisées notamment, celles-ci tendent à être considérées, plus qu'ailleurs, comme un passage obligé afin de se placer ou de se classer socialement (Van de Velde, 2008 ; Charles, 2015), sans pour autant que cette clé minimale ne garantisse l'insertion. De plus, cette perspective de continuité renvoie également à une configuration générationnelle particulière en ce début de décennie 2010 : on s'écarte peu à peu du schéma générationnel analysé par Louis Chauvel à l'aune des années 1990, qui polarisait les contrastes sociaux entre deux générations, les jeunes adultes de cette décennie et leurs parents *baby-boomers* (Chauvel, 1998). D'un côté, les référents premiers de la comparaison générationnelle, les parents eux-mêmes, ont des parcours sociaux qui tendent à se différencier de ceux des baby-boomers : si de larges franges des générations parentales actuelles sont également diplômées, elles sont aussi touchées par la récession économique et susceptibles d'être fragilisées sur le marché du travail, ce qui atténue potentiellement les contrastes sociaux au sein d'une même famille. De l'autre côté, l'incertitude sociale gagne du terrain auprès des jeunes générations elles-mêmes, y compris étudiantes. Les études supérieures deviennent ainsi, pour une partie non négligeable des étudiants, un moyen de maintenir le cap par rapport à la vie de leurs parents : non pas de s'émanciper de son milieu d'origine conformément au rêve républicain, mais surtout d'éviter le déclassement social (Maurin, 2009). On peut supposer que, dans un tel contexte d'incertitude, la modalité proposée en « ni-ni » (ni meilleur ni moins bon), par son caractère moins tranché, a centralisé les réponses, et qu'elle révèle aussi une difficulté à se projeter dans l'avenir parmi les étudiants.

Il est frappant, à cet égard, de souligner le contraste aigu entre les étudiants de nationalité étrangère et ceux de nationalité française : les étudiants français sont bien plus nombreux à considérer leur avenir comme « ni meilleur ni moins bon » que les étudiants d'origine étrangère, et ce contraste est d'autant plus élevé que l'on monte l'échelle sociale. Parmi les jeunes adultes issus des milieux de cadres et de professions intellectuelles supérieures, cette modalité regroupe ainsi 29 % des étudiants étrangers, tandis qu'elle dépasse les 50 % parmi les étudiants de nationalité française (graphique 2). Même si on peut supposer que la migration porte à la hausse les perspectives sociales d'une frange des étudiants étrangers, ce contraste atteste en creux de l'« esprit » des étudiants français vis-à-vis de leur avenir, que l'on peut qualifier *a priori* de mitigé ou de sceptique. Comme le montre le modèle Logit généralisé en annexe, cette différenciation entre étudiants français et étrangers résiste au contrôle d'autres facteurs, tels le sexe, le milieu social, la filière, l'activité ou la durée des études.

## Graphique 2

**Envisager un avenir « ni meilleur ni moins bon » que la vie qu'ont menée les parents : résultats par CSP des parents et nationalité (en %)**



Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants déclarant un parent actif occupé.

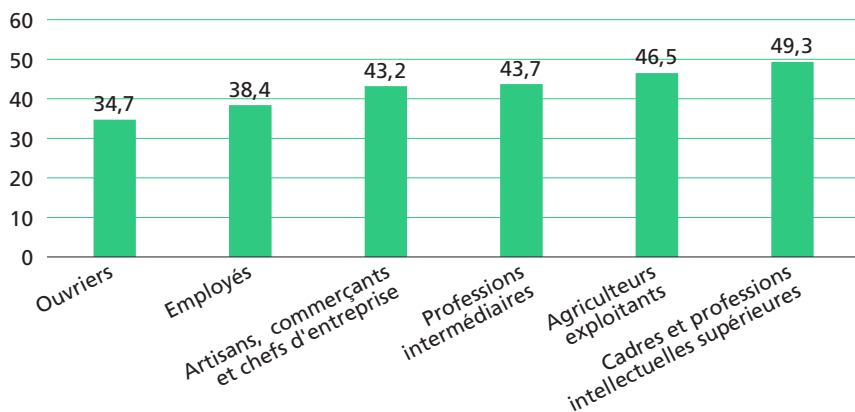
Note : les « CSP + » correspondent aux cadres et professions intellectuelles supérieures, les « CSP = » rassemblent les professions intermédiaires, les artisans commerçant et chefs d'entreprise, et les agriculteurs exploitants ; les « CSP - » regroupent les employés et les ouvriers.

## Une logique de reproduction sociale ?

Au-delà de ce contraste entre étudiants français et étrangers, une telle perspective répond à de profonds clivages sociaux. Puisqu'il s'agit d'« aspirations relatives », on peut penser en effet que les jeunes adultes issus de milieux favorisés ont, en toute logique, moins de chances de se situer en mobilité sociale ascendante, et sont plus enclins à considérer leur avenir « ni meilleur ni moins bon ».

## Graphique 3

**Envisager un avenir « ni meilleur ni moins bon » que la vie qu'ont menée les parents : résultats par CSP des parents (en %)**



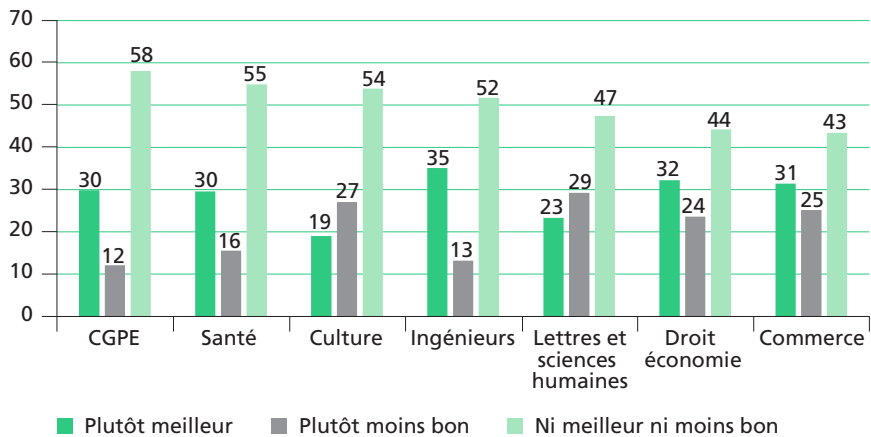
Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants.

Cette modalité de réponse suit effectivement un dégradé relativement marqué en fonction de la CSP des parents, se déployant de 34,7 % des étudiants issus de milieux ouvriers à 49,3 % des enfants de cadres et de professions intellectuelles supérieures. Dans ces milieux favorisés, cette perspective de « continuité » générationnelle ne devrait-elle donc pas être requalifiée plus classiquement de « reproduction » sociale ? Une sous-analyse en termes de filières vient corroborer cette première interprétation. Parmi les enfants issus des milieux de cadres et de professions intellectuelles supérieures, les plus nombreux à envisager un avenir « ni meilleur ni moins bon » que la vie de leurs parents sont issus de deux filières d'élite : les classes préparatoires en premier lieu, au sein desquelles 58 % d'entre eux se situent en continuité générationnelle, et les études de santé en second lieu (52 %). Mais la présence des études en culture dans le trio de tête, plus incertaines en termes de débouchés sociaux, vient hybrider cette interprétation : dans ce cas, associée à une plus grande propension à envisager conjointement un avenir « moins bon », elle renvoie également à un symptôme d'incertitude.

#### Graphique 4

#### Évaluation de l'avenir comparativement à la vie menée par les parents, parmi les enfants de cadres et de professions intellectuelles supérieures : comparaison entre filières (en %)



Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».  
Champ : ensemble des répondants.

À l'analyse, au-delà de ce clivage de classe, la perspective d'un avenir « ni meilleur ni moins bon » que celui de ses parents constitue une modalité de réponse générationnelle, relativement partagée parmi les étudiants de certaines franges des classes moyennes et populaires. Si cette perspective de stagnation est relativement attendue dans les milieux élevés, elle l'est moins par exemple parmi les enfants d'agriculteurs exploitants qui suivent des études, dont 46,5 % envisagent leur avenir « ni meilleur ni moins bon » que la génération de leurs parents : on le verra, cette stagnation générationnelle s'inscrit alors dans une forme de pessimisme relatif – les enfants d'agriculteurs exploitants étant conjointement les moins propices à considérer leur avenir comme « meilleur » que celui de leurs parents. De même, on retrouve des taux relativement élevés chez les artisans commerçants et chefs d'entreprise (43,2 %), et les professions intermédiaires (43,7 %). Au final, cette perspective de stagnation générationnelle domine dans tous les milieux sociaux, sauf chez les ouvriers et les employés, au profit, comme nous allons le voir, d'un avenir perçu comme « meilleur ».

## CROIRE EN UN AVENIR MEILLEUR... LES RESSORTS CIBLÉS DE L'ASCENSION

En effet, si la réponse dominante est la modalité mitigée du « ni meilleur ni moins bon », elle est suivie de très près par une modalité à consonance plus optimiste : 39 % des étudiants interrogés pensent que leur avenir sera meilleur que la vie qu'ont menée leurs parents. Ces « optimistes » représentent ainsi une partie non négligeable de la population étudiante, même si elle s'avère socialement ciblée. Autrement dit, les études peuvent encore constituer, en France, un outil perçu de réussite et d'ascension générationnelle ; l'espoir républicain d'une mobilité sociale par les études est encore vivant.

### Une invisibilité sociale et scientifique ?

Il est des chiffres que l'on a tendance à lire à l'envers : nous serions vite tentés de souligner que plus de 60 % des étudiants du supérieur, en France, n'envisagent pas une vie meilleure que celle de leurs parents, défiant ainsi la représentation d'un progrès générationnel par les études. Mais, en creux, cela veut dire que près de 40 % se définissent encore en voie d'ascension générationnelle. Cette partie optimiste des étudiants est d'autant plus intéressante à analyser qu'elle est en quelque sorte l'oubliée des tendances et des moyennes. Elle est au final plus nombreuse que les étudiants se percevant en voie de déclassement générationnel, mais moins visible socialement et scientifiquement. En général, les travaux scientifiques, tout comme les débats publics qui leur font écho, insistent au contraire sur la tendance structurante d'un pessimisme diffus au sein des jeunes générations, ainsi que sur la forte baisse de la mobilité ascendante au cours des dernières décennies (Peugny, 2009). Les débats sociologiques se sont ainsi tournés sur les effets du processus d'inflation scolaire sur l'expérience étudiante et sur l'intégration sur marché du travail (Duru-Bellat, 2006), davantage que sur les expériences sociales et les rapports à l'avenir de nouveaux publics universitaires. Au sein des milieux populaires eux-mêmes, les recherches ont davantage placé la focale sur ceux qui sortent du système scolaire pas ou peu diplômés, et qui se voient particulièrement discriminés sur le marché du travail, aboutissant à une polarisation accrue de la jeunesse entre diplômés ou futurs diplômés, et non-diplômés (Galland, 2009).

Or les étudiants issus des milieux ouvriers et employés se détachent par un profil spécifique dans leur rapport à l'avenir : plus enclins à être optimistes sur leur trajectoire générationnelle, et moins nombreux relativement à se maintenir ou à se déclasser par rapport à la vie des parents. Le graphique 5 ventile les rapports à la mobilité générationnelle en fonction d'un indicateur d'origine sociale en trois modalités : on peut y lire que plus on monte l'échelle sociale, plus l'optimisme générationnel s'atténue, cédant la place à la perspective de la stagnation et du maintien générationnels.

### Monter : tout dépend d'où on part...

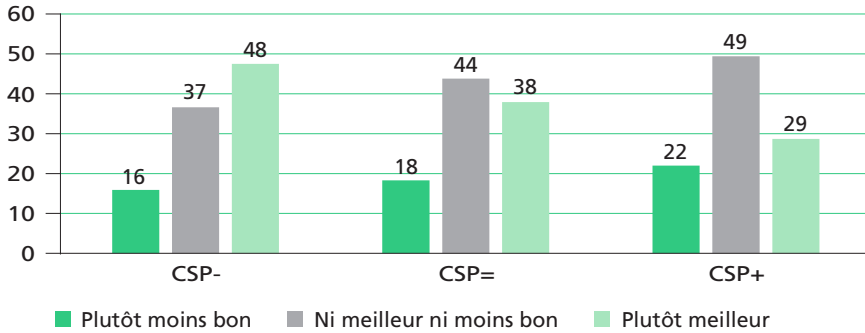
Plus précisément, cet optimisme est majoritaire chez les étudiants issus des milieux ouvriers : une fois dans l'enseignement supérieur, ils se vivent davantage en mobilité sociale ascendante que les autres, 50,4 % d'entre eux déclarant qu'ils auront un avenir plutôt meilleur que celui de leurs parents (graphique 6). Cette posture renvoie, d'un point de vue générationnel, au projet parental d'émancipation de la condition ouvrière par les études universitaires, souligné dans plusieurs recherches (Beaud, Pialoux, 1996). Viennent ensuite les enfants d'employés (44,7 %), d'artisans, commerçants et chefs



d'entreprise (40,3 %) et d'agriculteurs exploitants (39,6 %). Si une frange des enfants de cadres (28 %) n'est pas dénuée d'optimisme, cette proportion reste bien moindre que dans les milieux plus modestes. Au final, il apparaît qu'être enfant d'ouvrier ou d'employé accroît significativement la probabilité de considérer son avenir comme « meilleur », une fois contrôlés les effets de la filière, du sexe, de la durée des études, de l'activité professionnelle et de la nationalité (voir annexe, tableau 3).

### Graphique 5

#### Évaluation de l'avenir par rapport à la vie qu'ont menée les parents : résultats par CSP des parents (en %)



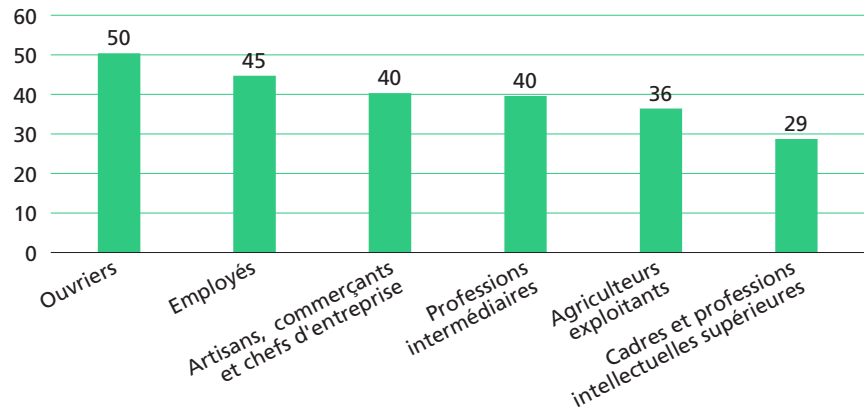
Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants ayant déclaré un parent actif occupé.

Note : les « CSP + » correspondent aux cadres et professions intellectuelles supérieures, les « CSP = » rassemblent les professions intermédiaires, les artisans commerçant et chefs d'entreprise, et les agriculteurs exploitants ; les « CSP - » regroupent les employés et les ouvriers.

### Graphique 6

#### Envisager un avenir « plutôt meilleur » que la vie qu'ont menée les parents : résultats par CSP des parents (en %)



Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants.

## ... et où on est : un « effet filière »

Tout ne dépend pas uniquement d'où l'on part, mais également d'où l'on est : si l'effet de l'origine sociale est profondément structurant sur cette manière d'envisager l'avenir, celui de la filière et de la durée des études est également déterminant. Cet « effet filière » renvoie à la fois à des logiques de recrutement social, mais aussi à des logiques de perspectives, liées aux contrastes intériorisés de débouchés professionnels entre différentes formations. À cet égard, il est intéressant d'identifier les différentes filières propices à favoriser cette conception d'un avenir meilleur d'un point de vue générationnel, et de dresser ainsi un panorama des filières considérées comme pourvoyeuses d'ascension sociale en fonction des différents milieux sociaux. Nous avons donc classé, pour chacun des regroupements de CSP d'origine, les trois filières regroupant en leur sein les plus grandes proportions d'optimistes quant à leur avenir (tableau 1). On peut y noter, en premier lieu, que c'est la formation d'ingénieur, quel que soit le milieu social, qui trouve en son sein de la plus grande proportion d'optimistes. Toutes choses égales par ailleurs, les étudiants ingénieurs sont d'ailleurs les plus significativement associés à cette représentation d'un avenir meilleur (voir annexe, tableau 3). Cette primauté renvoie à la prégnance des écoles d'ingénieurs dans les modèles de réussite éducative et sociale français. Parmi les enfants des milieux populaires, les plus grandes proportions d'optimistes se retrouvent dans les formations d'ingénieur, de santé et en classes préparatoires. Parmi ceux de classes moyennes, on retrouve le même trio de tête, mais dans un ordre très légèrement différent. Par contre, parmi les enfants des milieux plus favorisés, il faut noter que, comme on l'a vu dans la première partie de ce chapitre, les classes préparatoires sont plutôt perçues comme un outil de maintien, voire de reproduction sociale. C'est ici les formations d'ingénieurs, de droit et de commerce qui trouvent en leur sein la plus grande proportion d'individus qui jugent leur avenir meilleur que la vie qu'ont menée leurs parents, et qui sont donc potentiellement perçues comme des leviers d'ascension sociale.

Tableau 1

### Envisager un avenir « plutôt meilleur » que la vie qu'ont menée les parents : classement par filière et par milieux sociaux

CSP -	CSP =	CSP +
1. Ingénieurs (62,2 %)	1. Ingénieurs (51,3 %)	1. Ingénieurs (35,1 %)
2. Santé (58,6 %)	2. CPGE (45,4 %)	2. Droit (32,2 %)
3. CPGE (58,1 %)	3. Santé (44,9 %)	3. Commerce (31,4 %)

Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants ayant déclaré un parent actif occupé.

Note : les « CSP + » correspondent aux cadres et professions intellectuelles supérieures, les « CSP = » rassemblent les professions intermédiaires, les artisans commerçant et chefs d'entreprise, et les agriculteurs exploitants ; les « CSP - » regroupent les employés et les ouvriers.

**Lecture** : 62,2 % des étudiants issus des milieux d'ouvriers ou d'employés suivant des études d'ingénieur considèrent avoir un avenir « plutôt meilleur » comparativement à la vie qu'ont menée leurs parents.

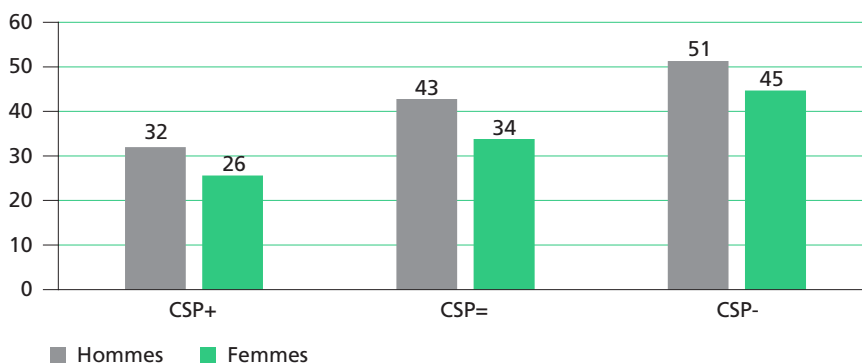
## Un espoir plus masculin que féminin ? Pourquoi les femmes seraient-elles plus pessimistes que les hommes ?

Au-delà de ces clivages, il est un point à souligner : l'optimisme est une modalité plus masculine que féminine. Dans le modèle de régression généralisé (voir annexe,

tableau 3), cette différenciation sexuée résiste aux effets de la filière, de la durée des études, de l'origine sociale, de l'activité professionnelle et de la nationalité. Inversement, on retrouvera proportionnellement plus de femmes dans les deux autres modalités – avoir un avenir « ni meilleur ni moins bon » ou « moins bon » que la vie qu'ont menée les parents. Comme le montre le graphique 7, les écarts d'optimisme entre les femmes et les hommes se maintiennent au fil des milieux sociaux, de 7 à 9 points de différence. Deux décennies après les analyses de Christian Baudelot et Roger Establet (Baudelot, Establet 1996), on voit que le rapport aux études et à l'investissement éducatif reste profondément clivé entre les jeunes femmes et les jeunes hommes. Au sein même de cet ouvrage, Dominique Épiphane et Élise Verley soulignent que les femmes sont globalement plus stressées, plus inquiètes quant à leurs chances d'insertion et moins ambitieuses que les hommes. Selon elles, leur inquiétude relative se traduit dans une forme de « désajustement » entre leur projet d'études – en termes de durée notamment – et les possibles, tandis que, chez les hommes, on observe un lien entre des ambitions scolaires plus élevées et un rapport plus positif à l'avenir (Épiphane, Verley, 2016).

### Graphique 7

**Envisager un avenir « plutôt meilleur » que la vie qu'ont menée les parents : résultats par sexe et origine sociale (en %)**



Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants ayant déclaré un parent actif occupé.

## SE DÉCLASSER MALGRÉ LES ÉTUDES. UNE FRANGE QUI DÉCROCHE

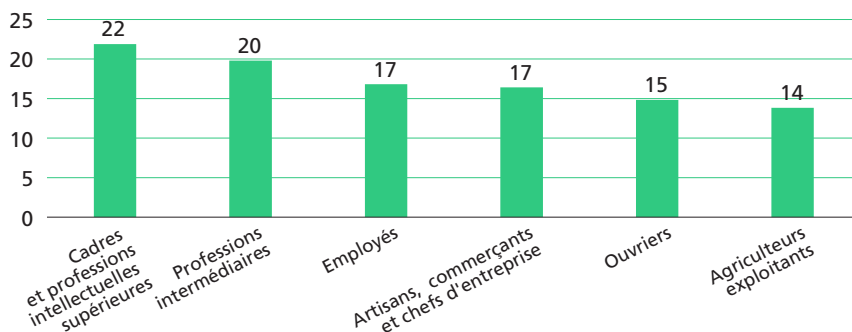
Au final, si l'horizon du déclassement n'est pas majoritaire, il est envisagé par presque un cinquième des étudiants répondants : 19 % d'entre eux pensent avoir un avenir moins bon que la vie qu'ont menée leurs parents. Cette frange des étudiants incarne donc un des visages de cette jeunesse en voie de déclassement, au centre de nombreux travaux sociologiques en France. Il s'agit là d'un déclassement intériorisé avant même l'entrée sur le marché du travail, alors que les coordonnées sociales de l'étudiant ne sont pas encore totalement tracées. Cette proportion, même minoritaire, soulève la question du rapport au diplôme et à l'investissement éducatif en France.

## Les déclassés : des effets de classe

Qui est cette jeunesse qui décroche par rapport de la trajectoire générationnelle ? À l'analyse, le profil sociologique des déclassés est assez comparable à celui de ceux qui se disaient en stagnation, tout en se détachant clairement de ceux qui se situent en ascension : il recrute plus souvent au sein des étudiants issus des milieux aisés, d'origine française, dans des filières plutôt associées aux lettres, aux sciences humaines et à la culture, et présente un visage légèrement plus féminin. En particulier, de nets effets de classe sont ici à l'œuvre : les enfants de cadres se révèlent ainsi les plus pessimistes sur leur propre avenir comparé à celui de leurs parents (près de 22 % pensent qu'il sera moins bon), suivis par les enfants de professions intermédiaires (19,9 %), jusqu'aux enfants d'ouvriers et d'agriculteurs exploitants (respectivement 14,9 % et 13,9 %). Au final, avoir des parents cadres ou de professions intellectuelles supérieures augmente significativement la probabilité d'envisager un déclassement générationnel, même après le contrôle d'autres variables telles que le sexe, la nationalité, la filière, l'activité professionnelle et la durée escomptée des études (voir annexe, tableau 3).

### Graphique 8

**Considérer un avenir « plutôt moins bon » comparativement à la vie qu'ont menée ses parents : résultats par CSP des parents (en %)**



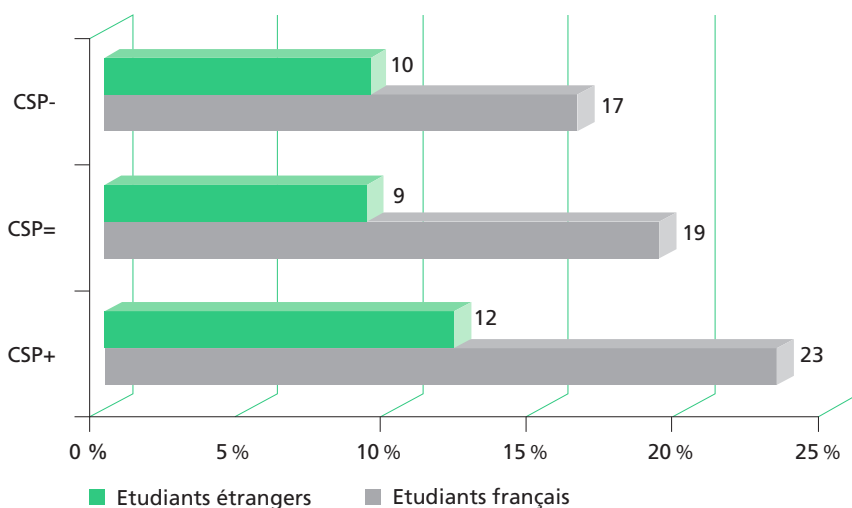
Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants.

Là encore, comparativement aux étudiants étrangers, cette perspective du déclassement est particulièrement saillante et socialement hiérarchisée parmi les étudiants français. Déjà marqué au sein des catégories populaires (avec une différence de 14 points), l'écart se creuse dans les catégories favorisées, jusqu'à atteindre 22 points au sein des étudiants issus des milieux de cadres et de professions intellectuelles supérieures, (graphique 9). La perspective du déclassement est ainsi une problématique prioritairement associée aux étudiants français issus des classes aisées.

### Graphique 9

**Considérer un avenir « plutôt moins bon » comparativement à la vie qu'ont menée ses parents : résultats par origine sociale et nationalité (en %)**



Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants ayant déclaré un parent actif occupé

## Les chemins du déclassement

Au-delà des origines familiales et des parcours sociaux, quelles sont les filières qui déclassent potentiellement ? Le tableau 2 hiérarchise les filières en fonction de leur propension à induire la perspective d'un avenir « plutôt moins bon » en fonction des milieux sociaux : les filières STS, lettres et SHS sont celles où l'on se destine le plus souvent au déclassement pour les trois types de catégories sociales. Ainsi mis en perspective, le pessimisme gagne plus de 22 % des enfants d'ouvriers et d'employés qui suivent des études en STS – pourtant généralement plus enclins à considérer leur vie plutôt meilleure que celle des parents – 24 % des catégories intermédiaires inscrites en lettres et SHS, et un tiers des enfants de cadres inscrits en STS. La régression logistique généralisée confirme que cet effet filière est significatif après contrôle des variables de sexe, de milieu social, de nationalité, d'activité professionnelle et de durée escomptée des études.

Tableau 2

**Envisager un avenir « plutôt moins bon » que la vie qu'ont menée les parents : classement par filière et par milieux sociaux**

« CSP - »	« CSP = »	« CSP + »
1. STS (22,6 %)	1. Lettres et SHS (24 %)	1. STS (33,6 %)
2. Commerce (21,6 %)	2. STS (23,9 %)	2. Lettres et SHS (29,3 %)
3. Lettres et SHS (18,4 %)	3. IUT (23,4 %)	3. Culture (27,1 %)

Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants ayant déclaré un parent actif occupé

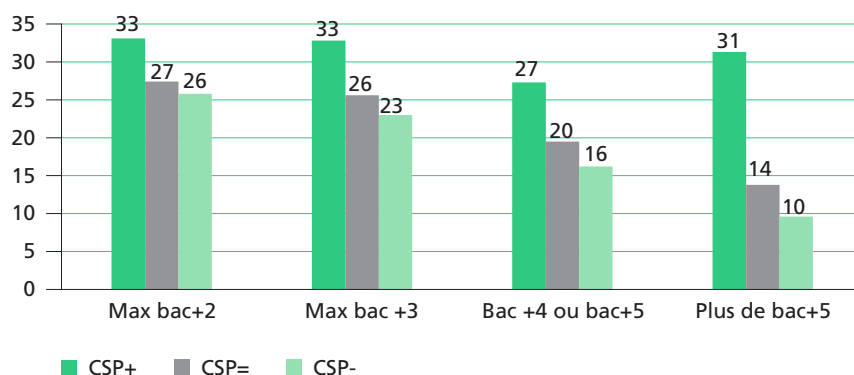
Note : les « CSP + » correspondent aux cadres et professions intellectuelles supérieures, les « CSP = » rassemblent les professions intermédiaires, les artisans commerçant et chefs d'entreprise, et les agriculteurs exploitants ; les « CSP - » regroupent les employés et les ouvriers.

**Lecture :** 22,6 % des étudiants issus des milieux d'ouvriers ou d'employés suivant des études en STS envisagent un avenir « plutôt moins bon » comparativement à la vie qu'ont menée leurs parents.

Cette perspective de déclassement est également très étroitement corrélée à la durée des études : les jeunes qui envisagent des études courtes se révèlent plus enclins au pessimisme, et leur proportion tend à baisser au fur et à mesure que s'allonge la durée des études escomptées. Prolonger les études est ainsi considéré, au moins partiellement, comme un rempart contre le déclassement. À une exception près : pour les étudiants issus des milieux de cadres et de professions intellectuelles supérieures, on observe en effet une remontée relative de ce taux pour ceux qui envisagent de prolonger leurs études au-delà du bac + 5. Dans ce cas précis, l'allongement des études accentue presque la perspective de déclassement. Au moment même où les durées escomptées s'allongent pour plébisciter le bac + 5 et plus (Ronzeau, Van de Velde, 2014), ce pessimisme relatif renvoie, en France, à la faible valorisation des doctorats et à la primauté du référentiel des grandes écoles.

### Graphique 10

**Envisager un avenir « plutôt moins bon » comparativement à la vie qu'ont menée ses parents : résultats par CSP et durée des études (en %)**



Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».

Champ : ensemble des répondants ayant déclaré un parent actif occupé.

## CONCLUSION

De ce trait d'union subjectif entre les vies vécues et les vies à venir, nous pouvons tirer quelques enseignements. La ligne générationnelle ainsi tracée est avant tout marquée par la continuité. Pour sûr, nous ne nous situons pas sur une ligne générationnelle ascendante : l'espoir républicain d'une ascension par les études existe encore, mais de façon ciblée. Cette ligne générationnelle n'est pas non plus orientée sur l'idée exclusive du déclin et du retournement entre générations, même si les profils de ceux qui se situent en maintien ou en déclassement générationnel – classes moyennes et supérieures principalement – sont relativement proches, et dévoilent ensemble le visage d'une jeunesse gagnée par la stagnation sociale et générationnelle.

Au final, si cette population étudiante apparaît relativement mitigée, elle se montre surtout polarisée dans son rapport aux études et à l'avenir : dans ces aspirations relatives se jouent et se cumulent de profondes hiérarchies, à la fois entre milieux sociaux et entre filières d'études. Parmi les enfants de cadres et de professions intellectuelles supérieures, tout comme une large frange des catégories intermédiaires, l'enjeu n'est pas tant de monter, mais plutôt de se maintenir. Le « désenchantement » des « héritiers », évoqué par Bourdieu à la fin des années 1970 (Bourdieu, 1984) serait-il devenu une

catégorie de pensée des classes moyennes et supérieures ? C'est aujourd'hui principalement dans les milieux d'ouvriers et d'employés que les études supérieures jouent encore, partiellement, le rôle de levier potentiel, promettant pour presque la moitié d'entre eux un « avenir meilleur » comparativement à la vie qu'ont menée les parents.

Bien sûr, ces perspectives d'avenir sont mesurées en cours des études, et non pas à l'issue de la confrontation du diplômé avec le marché du travail ; elles peuvent donc se révéler mouvantes et évolutives, à la fois au fil des parcours individuels et au fil des générations d'étudiants. À cet égard, il serait intéressant de réitérer cette question au fil des enquêtes triennales « Conditions de vie », et de se donner les moyens, au sein du questionnaire, d'explorer plus avant les conséquences de ces aspirations relatives dans le rapport à l'éducation et au « politique » au sens large.

## RÉFÉRENCES

---

- Baudelot C., Establet R., 1996, *Allez les filles*, édition mise à jour, Paris, éditions du Seuil.
- Beaud S., Pialoux M., 1999, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, La Découverte.
- Bourdieu P., 1992 (1984), « La jeunesse n'est qu'un mot », entretien avec Anne-Marie Métaillé, *Questions de sociologie*, éditions de Minuit, pp. 143-154.
- Charles N., 2015, *Enseignement supérieur et justice sociale. Sociologie des expériences étudiantes en Europe*, Paris, La Documentation française.
- Chauvel L., 1998, *Le Destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France.
- Chauvel L., 2006, « Les nouvelles générations devant la panne prolongée de l'ascenseur social », *Revue de l'OFCE*, n° 96, pp. 35-50.
- Dubet F., 2010, *Les Places et les Chances*, Paris, Le Seuil.
- Duru-Bellat M., 2006, *L'inflation scolaire. Les désillusions de la méritocratie*, Paris, Le Seuil.
- Epiphane D., Verley E., « Les études font-elles le bonheur des filles? », in Giret J-F., Van de Velde C., Verley E., *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation Française, 2016, p. 133-p.145.
- Galland O., 2009, *Les Jeunes français ont-ils raison d'avoir peur ?*, Paris, Armand Colin.
- Galland O., Verley E. et Vourc'h R., 2011, *Les Mondes étudiants. Enquête « Conditions de vie 2010 »*, coll. « Études et recherche », La Documentation française.
- Léfresne F., 2003, *Les Jeunes et l'Emploi*, Paris, La Découverte.
- Maurin E., 2009, *La Peur du déclassement*, Paris, Le Seuil.
- Peugny C., 2009, *Le Déclassement*, Paris, Le Seuil.
- Peugny C., Van de Velde C., 2013, « Repenser les inégalités entre générations », *Revue française de sociologie*, vol. 54, n° 4.
- Revault d'Allones M., *La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Paris, Le Seuil, 2012.
- Ronzeau M., Van de Velde C., 2014, « Conditions de vie des étudiants. Panorama 2013 », *OVE Infos*, Observatoire national de la vie étudiante, Paris, n° 29, 8 p.
- Tenret E., 2011, *L'École et la Méritocratie. Représentations sociales et socialisation scolaire*, Paris, Presses universitaires de France.
- Van de Velde C., 2008, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, PUF, 2008.
- Van de Velde C., 2014, « Une génération "indignée" ? Les jeunes face à la crise en Europe », *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, n° 56, pp. 13-31.

# ANNEXE

**Tableau 3**  
**Modèle Logit généralisé**

			Estimate	Standard	Wald	Pr > Khi-2	Odds	95 % Wald	95 % Wald
				Error	Chi-Square		Ratio	Min.	Max.
<b>Intercept</b>		Plutôt meilleur	0,1215	0,00531	524,5810	<.0001			
		Ni meilleur ni moins bon	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>			
		Plutôt moins bon	0,8553	0,00654	17 108,4800	<.0001			
<b>Filière</b>	<b>Sciences</b>		<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>
	<b>Commerce</b>	Plutôt meilleur	0,2074	0,00755	754.5517	<.0001	1,478	1,451	1,506
		Ni meilleur ni moins bon	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>
		Plutôt moins bon	0,2559	0,00860	885,9226	<.0001	1,256	1,229	1,283
	<b>CPGE</b>	Plutôt meilleur	0,0893	0,00634	198,5465	<.0001	1,314	1,292	1,335
		Ni meilleur ni moins bon	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>
		Plutôt moins bon	0,6436	0,00982	4 299,5987	<.0001	0,511	0,499	0,523
	<b>Culture</b>	Plutôt meilleur	0,5540	0,0138	1 616,6859	<.0001	0,690	0,669	0,712
		Ni meilleur ni moins bon	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>
		Plutôt moins bon	0,1203	0,0141	72,4043	<.0001	1,97	1,061	1,133
	<b>Droit, économie</b>	Plutôt meilleur	0,2170	0,00443	2 401,0046	<.0001	1,493	1,473	1,512
		Ni meilleur ni moins bon	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>	<i>Réf.</i>
		Plutôt moins bon	0,2851	0,00528	2 917,1799	<.0001	1,293	1,273	1,314



			Estimate	Standard	Wald	Pr > Khl-2	Odds	95 % Wald	95 % Wald
				Error	Chi-Square		Ratio	Min.	Max.
Filière	Ingénieurs	Plutôt meilleur	0,2490	0,00659	1 429,8450	<.0001	1,541	1,516	1,567
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,4777	0,00970	2 426,9489	<.0001	0,603	0,589	0,617
	IUT	Plutôt meilleur	0,00702	0,00725	0,9379	0,3328	1,210	1,188	1,232
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,1319	0,00823	257,2884	<.0001	1,109	1,086	1,133
	Lettres et SHS	Plutôt meilleur	0,2137	0,00459	2,165,9472	<.0001	0,970	0,957	0,983
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,2988	0,00511	3 422,2581	<.0001	1,311	1,291	1,331
	Santé	Plutôt meilleur	0,1373	0,00525	685,3459	<.0001	1,378	1,358	1,398
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,2979	0,00716	1,729,1187	<.0001	0,722	0,708	0,736
	STS	Plutôt meilleur	0,0442	0,00759	33,9510	<.0001	1,256	1,232	1,280
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,2991	0,00828	1 305,6716	<.0001	1,311	1,284	1,339

			Estimate	Standard	Wald	Pt > Khi-2	Odds	95 % Wald	95 % Wald
				Error	Chi-Square		Ratio	Min.	Max.
CSP	CSP +		Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
	CSP =	Plutôt meilleur	0,00160	0,00255	0,3924	0,5310	1,682	1,667	1,697
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,0503	0,00315	254,9875	<.0001	0,832	0,824	0,841
	CSP-	Plutôt meilleur	0,5168	0,00268	37 295,0163	<.0001	2,815	2,790	2,841
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,0829	0,00343	585,1015	<.0001	0,806	0,797	0,815
	Sexe	Homme	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Femme	Plutôt meilleur	0,1461	0,00188	6 066,2642	<.0001	0,747	0,741
Ni meilleur ni moins bon			Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
Plutôt moins bon			0,00228	0,00229	0,9928	0,3191	0,995	0,987	1,004
Nationalité	Française	Plutôt meilleur	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	
		Plutôt moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	
	Autre nationalité	Plutôt meilleur	0,5474	0,00312	30 701,5124	<.0001	2,988	2,952	3,025
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,1339	0,00470	810,1385	<.0001	0,765	0,751	0,779

		Estimate	Standard	Wald	Pr > Chi-2	Odds	95 % Wald	95 % Wald	
			Error	Chi-Square		Ratio	Min.	Max.	
Activité	Pas d'activité	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	
	Activité concurrente des études	Plutôt meilleur	0,0308	0,00993	9,6071	0,0019	1,153	1,127	1,179
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,1061	0,0116	83,7760	<.0001	1,161	1,130	1,192
	Activité occasionnelle	Plutôt meilleur	0,0759	0,00477	253,1135	<.0001	1,036	1,026	1,047
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,0989	0,00545	329,0167	<.0001	1,169	1,155	1,183
	Stage ou alternance	Plutôt meilleur	0,0882	0,00642	188,4500	<.0001	1,023	1,009	1,038
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,1025	0,00726	199,1619	<.0001	1,430	1,407	1,453
	Autres activités non intégrées aux études	Plutôt meilleur	0,0827	0,00710	135,4740	<.0001	1,214	1,195	1,234
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,1939	0,00792	599,6216	<.0001	1,567	1,539	1,595
	Activité intégrée aux études	Plutôt meilleur	0,0327	0,00631	26,8789	<.0001	1,155	1,139	1,171
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,0706	0,00782	81,4682	<.0001	1,203	1,182	1,224
	Activité très concurrente des études	Plutôt meilleur	0,1293	0,00850	231,2807	<.0001	1,272	1,248	1,297
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
Plutôt moins bon		0,2344	0,00943	617,7223	<.0001	1,632	1,597	1,667	

			Estimate	Standard	Wald	Pt > Khi-2	Odds	95 % Wald	95 % Wald
				Error	Chi-Square		Ratio	Min.	Max.
Durée escomptée des études	Bac + 3 max	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
	Bac + 4 ou bac +	Plutôt meilleur	0,1954	0,00433	2032,2233	<.0001	1,474	1,453	1,496
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,0296	0,00458	41,5976	<.0001	0,866	0,853	0,879
	Bac + 2 max	Plutôt meilleur	0,3791	0,00950	1,591,8076	<.0001	0,830	0,808	0,852
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,1358	0,00943	207,4194	<.0001	1,021	0,995	1,048
	Au-delà de bac + 5	Plutôt meilleur	0,3765	0,00477	6 240,1404	<.0001	1,767	1,740	1,795
		Ni meilleur ni moins bon	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
		Plutôt moins bon	0,2208	0,00531	1 728,0538	<.0001	0,715	0,703	0,727

Source : enquête « Conditions de vie 2013 ».